

Boris CYRULNIK

Pour qu'un enfant apprenne, il faut le sécuriser

Brigitte GERARD

« Nous trouvons dans les mots de quoi recoudre nos blessures. » Ce n'est pas pour rien que **Boris CYRULNIK**, célèbre neuropsychiatre français, adepte de la notion de résilience, a consacré son dernier ouvrage, *La nuit, j'écrirai des soleils*, aux liens entre résilience, la capacité des êtres vivants à surmonter des traumatismes, et littérature. Il était présent en janvier dernier à Wolubilis¹, pour une conférence au cours de laquelle il est revenu sur son itinéraire et sur la manière dont il le mobilise aujourd'hui pour interroger le pouvoir des mots d'inventer, de métamorphoser mais parfois aussi de biaiser le réel. Rencontre au fil de mots...

Contexte

Cette conférence a eu lieu bien avant le début de la crise liée au COVID-19. B. CYRULNIK est intervenu à de nombreuses reprises dans les médias au cours de cette période, notamment dans *Le Soir*, le 30 mars dernier. Il y disait notamment que la résilience, après la crise, passera par un nouveau mode de développement, étant convaincu de l'importance d'ouvrir un grand débat culturel, économique, psychologique, « pour se remettre à vivre bien ».

Parole parlée et écrite

« On ne peut dire que ce que les autres sont capables d'entendre. Quand il y a une discordance entre ceux qui se sont normalement constitués et celui qui a connu une épreuve difficile, le sujet blessé est coupé en deux. Il ne peut dire que ce que la norme peut entendre. Il y a une sorte de crypte dans son âme où il ne pense qu'au traumatisme, mais il ne peut pas le dire, l'élaborer. On ne peut parler que quand le contexte du récit collectif change. Il faut parler mais la parole parlée n'a pas du tout le même effet que la parole écrite. La parole parlée, c'est une interaction, vous êtes co-auteur de mon discours. Alors que dans la parole écrite, je fais une plongée dans mon passé, je vais chercher en moi, dans mon histoire, les mots, les images que je vais agencer pour en faire un récit à adresser à l'ami invisible, au (à la) lecteur(-trice) parfait(e). Je n'invente rien, je cherche des morceaux de vérité hétérogènes, que j'agence pour en faire un récit qui est, lui, imaginaire et que

j'adresse à celui ou celle qui me sécurise. Même dans la fiction, tout est vrai. Dans l'interaction, j'adapte mon discours aux mimiques, aux encouragements de l'autre, c'est là que je biaise le plus mon discours. »

Violence et changement de culture

« À 6 ans, les enfants vivent dans une pensée binaire et, pendant la guerre, je vivais dans un monde binaire. Je savais qu'il y avait les gentils, les Justes, qui me protégeaient, et les méchants. À la libération, je n'avais plus de famille (NDLR : ses parents ont été déportés et sont morts à Auschwitz). J'ai été dans plusieurs institutions et, à cette époque-là, on pensait qu'il fallait dresser les enfants. Les éducateurs avaient pour consigne de ne pas leur parler, ils nous abordaient avec des gestes, des claquements de langue. La violence était valorisée. J'avais décidé qu'il fallait que je devienne très fort pour tuer les éducateurs. Mon premier héros était Tarzan ! Je me suis dit que quand je serais grand, je serais musclé comme lui ! Ces images identificatoires avaient un rôle protecteur, mais c'étaient aussi des images de force et de violence, qu'on ne valorise plus aujourd'hui, parce que la culture a changé. En fait, la culture a réellement changé dans les années 80. Il y a eu le film « Shoah », l'œuvre de Primo Levi... Dans l'après-guerre, il fallait se taire car le récit gênait les gens. »

Mémoire et reconstruction

« La vérité psychologique, c'est la rationalisation : une forme verbale qu'on donne à un sentiment dont on ne connaît pas l'origine. La vérité des archives, c'est autre

chose. Au même moment, au même lieu, on ne voit pas la même chose. C'est notre système nerveux, notre histoire, nos émotions, qui construisent le monde, ce qu'on appelle réalité. En 1982, je suis passé à une émission télé et une dame s'est manifestée, se demandant si je n'étais pas le petit Boris qu'elle avait aidé à s'évader de la synagogue de Bordeaux. (NDLR : Arrêté à 6 ans par la Gestapo, il s'est échappé miraculeusement pour passer la fin de la guerre, caché à la campagne) 40 ans après, je la retrouve et je lui dis que je la trouvais très belle avec ses cheveux blonds. En fait, elle avait les cheveux tout noirs ! Cela m'a beaucoup troublé et a été le point de départ de réflexions et d'expérimentations, qui montrent que notre mémoire est faite de la convergence de morceaux de vérité, qui forment un souvenir. Je pensais aussi avoir dévalé les marches de l'escalier, avant de plonger sous le corps d'une dame. C'était clair dans ma mémoire, c'était indiscutable. En retournant à la synagogue de Bordeaux, je vois qu'il y a... deux marches ! Quelque temps plus tard, j'avais vu le Cuirassé Potemkine, dans lequel un berceau dévale des marches... J'ai probablement fait une convergence de ces souvenirs avec la vérité du film que j'avais vu et qui donnait forme à l'émotion que j'éprouvais à ce moment... Émotionnellement, c'était l'escalier de Potemkine. Je n'ai dit que la vérité, dans ce souvenir recomposé, qui était faux ! »

Sécurité et apprentissage

« Vers 12 mois, tous les bébés pointent du doigt. Ils ont un geste désignatif, qui a pour enjeu de manipuler le monde de l'autre. Je

pointe la figure d'attachement en même temps et si celle-ci sourit ou oriente son regard vers l'objet désigné, je commence mon travail d'intersubjectivité. Je ne suis plus seul au monde, je peux agir sur son monde mental en pointant du doigt. Les linguistes confirment que c'est la préparation au langage. Quand une femme enceinte parle, les basses fréquences touchent, caressent la bouche et les mains du bébé. Parler au bébé, c'est constituer un monde sécurisant, de familiarité sensorielle, qui est le point de départ du développement psychologique. Une fois sécurisé, il s'intéresse au monde extérieur, il peut apprendre. Si on veut qu'un enfant apprenne, il faut d'abord le sécuriser. Ensuite, il aura le plaisir de faire l'effort d'apprendre. »

Résilience et littérature

« La littérature, c'est le résultat probable de la contrainte à remplir le vide. Si j'étais dans un état de satisfaction constant, je n'aurais pas besoin de parler. Tous les enfants passent par le stade de la contrainte à remplir le manque, le vide. La mère doit parfois s'absenter. Quand elle n'est pas là, l'enfant pleure, il trouve des substituts, il suce son pouce et, plus grand, il dessine et imagine qu'il va donner son dessin à maman quand elle reviendra. Il se représente quelque chose qui n'est pas là et qu'il comble par un dessin. C'est la création d'un dessin, d'un mot qui lui permet de combler le vide de l'absence de maman. C'est exactement ce que font les écrivains. Quand on regarde la liste des écrivains qui ont été orphelins précoces, il y en a beaucoup. La plupart des écrivains ont un manque à combler. En écrivant, ils s'adressent à une présence imaginaire, le lecteur, l'ami... Le problème de la littérature, c'est qu'elle a un pouvoir de conviction supérieur au raisonnement logique. C'est pour ça que quand un dictateur prend le pouvoir, la première chose qu'il fait, c'est contrôler les journalistes et les écrivains. Qui a provoqué la littérature de la résilience ? Victor HUGO, Charles DICKENS... Quels ont été les premiers à modifier l'opinion publique ? Les écrivains. L'écriture est une arme et le fait d'écrire, une responsabilité. »

Écrivain et mythomane

« Le mythomane invente un récit et il n'est bien que dans le récit qu'il imagine, alors que l'écrivain invente un récit com-

posé de morceaux de vérité qu'il adresse à quelqu'un. L'écrivain reste dans une relation, alors que le mythomane habite un rêve. Il souffre d'être minable et invente un récit glorieux capable de vous plaire. L'écrivain, par sa fiction, prend des morceaux de vérité qu'il agence et cherche les mots pour leur donner une forme communicable. C'est un processus très différent

mais qui correspond, dans les deux cas, à réparer quelque chose. L'écrivain répare en utilisant des morceaux de vérité, et le lecteur le sait, il y a une complicité. Le mythomane n'est bien que dans l'imagination, coupé du réel, alors que l'écrivain est alimenté par le réel. » ■

1. centre culturel de Woluwe-saint-Lambert :

www.wolubilis.be



© CYRILNIK©DRFP